

propre et personnel du compositeur des Choros. Son lyrisme emprunte les formes les plus diverses; son souci constant de renouvellement a pour but de rechercher une atmosphère spécifique à l'image des musiciens populaires : les Choroës.

Avec René Du mesnil, on peut dire que "sa musique garde les qualités de son coeur ; elle est généreuse; elle possède cette vertu suprême, qui rend durable les oeuvres d'art comme les sentiments; elle leur permet de vieillir sans rien perdre de leur force : elle se nomme la sincérité".

Ruy C. BOFF (Louvain)

Voir les exemples musicaux en annexe.

## CLOCHES ET CARILLONS LIEGEOIS

### 1<sup>e</sup> partie

#### Note liminaire

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver un modeste petit cahier vert qui contient le texte de deux communications faites par feu René DELWICK à la Société liégeoise de Musicologie, il y a déjà pas mal d'années. C'est avec émotion que nous avons relu ces notes d'un ami sincère, homme serviable s'il en fut, musicien aussi talentueux qu'enthousiaste.

Vers la fin de sa vie, son insatiable curiosité avait orienté René DELWICK vers la recherche d'archives, notamment vers les fonds des collégiales Saint-Jean l'Evangéliste - d'où il avait tiré une remarquable étude sur Johannes Ciconia - et de Saint-Martin, qu'il n'eut pas le temps d'exploiter, mais où, avec sa générosité coutumière, sachant que je m'intéressais à Grétry et à Delange, il me signalait, au fur et à mesure de ses découvertes, les articles relatifs à ces musiciens.

Subitement, il s'était pris de passion pour les cloches et les carillons. Non content de suivre leurs avatars à travers les archives, il escaladait les excaliers brâlants, les échelles vermbulues, les passerelles mangées par la rouille ou taraudées par les vers afin de relever avec exactitude les marques d'identité de nos vieilles cloches. La plupart de ces prouesses sportives, parfois réellement périlleuses, furent accomplies en compagnie de son jeune ami Richard Forgeur - qui depuis, s'arrête prudemment à l'altitude des orgues - René DELWICK racontait en riant la "frousse" qu'ils avaient éprouvée lors de certaines expédition où il fonçait, le chapeau bas sur la nuque, le souffle un peu court - il était pris du coeur! - forçant les accès les plus difficiles - et nous ne visons pas seulement les difficultés matérielles de l'ascension! - par sa bonhomie, son entrain communicatif, son inépuisable optimisme.

Les notes que nous avons retrouvées n'ont rien perdu de leur originalité. Nous les publierons en deux parties, la 2<sup>e</sup> - à paraître dans le prochain Bulletin, n°15 - traitant plus particulièrement des carillons de Saint-Barthélemy et du Palais de Justice de Liège.

J.Q.

## CLOCHES ET CARILLONS. LIEGEOIS

Notes de conférences données par feu René DELWICK  
à la Société liégeoise de Musicologie

### 1e partie

#### A- Introduction

Venant d'Extrême-Orient, les cloches sont transmises à la civilisation méditerranéenne. Beaucoup plus tard, après sa reconnaissance par les Empereurs romains comme religion d'Etat, le Christianisme s'en empare et en fait la manifestation extérieure de son culte la plus spectaculaire. La première cloche "chrétienne" est signalée au Ve siècle par Saint Paulin, évêque de Nola. Au VIIIe siècle, Alcuin, dans le Pontifical, donne les prescriptions nécessaires pour la bénédiction des cloches, et Charlemagne en étend l'usage à tout l'Empire pour appeler les fidèles à l'office religieux. Les fidèles, entendant sonner les offices à des heures fixes, adeptent ces sonneries pour la division de la journée de travail. De fil en aiguille, en plus de leur fonction liturgique, les cloches vont repérer le déroulement de la vie civile.

Logées dans la tour des églises, puis dans les beffrois, chaque cloche reçoit une mission bien déterminée. Au XVIe siècle, on lit dans le Rationale de F. Durand :

La cloche sonne en l'église  
l'esquelle au réfectoire  
le timbre au cloître  
la n ole au choeur  
la nolette en l'horloge.

Mais la cloche n'a pas seulement cette fonction de signal, d'appel. De toutes petites cloches, groupées en carillon, constituent un instrument servant à accompagner les chants de l'église dès l'aube de la musique polyphonique jusqu'au XIIIe siècle. De nombreuses miniatures, lettrines ornées de manuscrits, sculptures et chapiteaux, verrières attestent le fait en montrant des carillonneurs frappant les clochettes avec des marteaux.

Au XIVe siècle, le carillon émigre et passe du choeur dans la tour. La musique est devenue plus complexe, le chromatisme y est introduit et la cloche, résonnant avec ses sons harmoniques, ne peut plus accompagner les modulations, souvent arbitraires, de l'Ars nova. Le carillon de la tour servira dorénavant à indiquer les heures en faisant résonner jour et nuit des hymnes de l'église; plus tard, on y ajoutera des chansons profanes ou des airs originaux.

Je dois ouvrir ici une parenthèse pour parler de "l'horlogerie" qui forme un tout indissoluble avec le carillon.

Jusqu'au Xe siècle c'est la clepsydre à eau qui sert à mesurer le temps. A cette époque, le moine Gerbert invente le système du contrepoids. Au XIIe siècle apparaissent les roues dentées, et la première horloge digne de ce nom est introduite en France sous le règne de Charles V (1364-1380)

C'est, dit-on, au célèbre astronome et mathématicien Nicolas Copernic que nous devons le système de déclenchement

automatique du carillon qui devait lui permettre de jouer les airs les plus compliqués sans le secours de l'homme. Avant cela, toutes les heures, un carillonneur grimpa dans la tour pour jouer, en se servant de deux marteaux dont il frappait le carillon réduit à neuf cloches, les airs accompagnant la sonnerie des heures.

Pour plus de facilité, on adapta au carillon un clavier semblable à celui de l'orgue. Clavier de 9 touches d'abord, puis qui s'étend vers l'aigu et vers le grave pour devenir, au XVe siècle, un clavier chromatique. (encore incomplet)

Aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, l'art campanaire connut une extension extraordinaire. L'un des principaux fondeurs de cloches, Van den Gheyn, nous a laissé des compositions pour carillon d'une technique très poussée. Citons aussi les noms de deux familles de fondeurs liégeois : les Chaudoit et les Le Vache qui, en outre, formèrent de nombreux artisans.

Les cloches sont fondues d'une seule pièce et d'un seul métal : le bronze, formé pour  $3/4$  de cuivre et  $1/4$  d'étain. On y a parfois ajouté de l'argent, mais le résultat n'est pas meilleur.

Il est assez normal que les fondeurs, fiers de leur habileté technique, aient été tentés de fondre des cloches monstrueuses, par exemple la Tzar Kolo kol, à Moscou, qui pesait 221.650 kilos et s'effondra trois ans après son inauguration, en 1737. Toujours en Russie, la Trotzkoï, la fameuse cloche du Kremlin, pèse 164.000 kilos. Mais elle ne peut sonner, car on n'a jamais pu la suspendre.

L'Europe occidentale n'a pas tenté de réaliser cette forme de gigantisme. Plus tôt que vers le records du poids, c'est vers le nombre de cloches composant un carillon qu'elle s'est orientée. La difficulté étant, on l'imagine, d'accorder ces cloches entre elles. Les bons carillons de nos régions comptent de 30 à 45 cloches. Celui de Châlons-sur-Marne 57.

#### B- Cloches et carillons des églises, abbayes et couvents de Liège vers la fin de l'Ancien Régime.

C'est dans les Pays-Bas, la Belgique et le Nord de la France que les carillons ont connu la plus grande faveur. Bruges en possède un au XVIe siècle, Audenaerde dès 1408. Liège, capitale d'un Etat souverain, ne possédait pas moins de 19 carillons sous l'Ancien Régime. Sans prétendre faire ici une étude exhaustive de la question, nous essaierons de les passer en revue tels qu'ils existent vers la fin de l'Ancien Régime, juste avant leur démembrement sous la Révolution française.

Ce n'est qu'à partir du XVIe siècle que nous possédons quelques renseignements sur les carillons liégeois. Dans son étude sur les carillons et les carillonneurs, Jorissenne précise qu' "il y avait à Liège et aux environs 19 carillons avant les déprédations opérées par les armées de la République française : Saint-Lambert, au Palais épiscopal, à Sainte-Croix, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Barthélemy, Saint-Jean l'Evangéliste, Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Jacques, Saint-Laurent, Paix Notre-Dame (Bénédictines), Val Saint-Lambert, Val Benoît, Robermont, Beaurepart, Saint-Gilles, Val des Ecoliers, Croisiers." Il ne cite pas Saint-Adalbert.

En fait, tous n'étaient pas parvenus jusqu'à la Révolution. Celui de Saint-Denis, par exemple, avait été détruit par la foudre le 6 juillet 1666 et n'avait pas été remplacé. Lors de la sécularisation de l'abbaye Saint-Gilles, au milieu du XVIIIe siècle, le carillon fut démonté et vint compléter celui de la collégiale Saint-Barthélemy.

Néanmoins, le tableau des destructions de cloches opérées à l'époque de la Révolution française est tristement éloquent:

- Le 26 décembre 1795 paraît l'arrêté ordonnant la saisie des cloches appartenant aux communautés.

- Le 13 novembre 1797: arrêté pour la saisie de toutes les autres cloches.

- Le 11 mars 1798: arrêté réservant une cloche à chacune des églises : Saint-Nicolas en Outre-Meuse, Saint-Denis, Saint-Paul, Saint-Martin, Saint-Barthélemy.

- Le 26 juillet 1799, arrêté réservant les cloches servant de timbre à une horloge aux églises Saint-Paul, Saint-Martin, Saint-Denis, Sainte-Croix, Saint-Jacques, Saint-Pholien, Saint-Barthélemy, Saint-Pierre, Sainte-Véronne (Véronique), Sainte-Walburge, Sainte-Foy.

- A la suite de l'arrêté du 26 décembre 1795 concernant le recensement des cloches, il avait été déclaré, pour les 32 paroisses de Liège, 292 cloches (102 cloches et 190 crapaudines) plus 43 petites cloches de carillon. Certes, elles ne furent pas toutes livrées, mais la liste des cloches transférées dans la cour du palais en août et septembre 1799 indique un démantèlement important :

Saint-Pierre :	21	, carillon compris.	
Saint-Séverin:	21	Sainte-Madeleine:	4
Saint-Servais:	19	Sainte-Aldegonde:	4
Saint-Barthélemy:	4	Sainte-Marguerite:	3
Saint-Georges:	2	Sainte-Catherine:	2
Saint-Thomas:	2	Saint-Michel:	3
Saint-Pholien:	2	Sainte-Ursule:	2
StRemacle-au-Pont:	2	StMartin-en-Ile:	3
Saint-Nicolas O.M.:	2	Notre-Dame-aux-fonts:	4
Sainte-Walburge:	1	Saint-Gangulphe:	2
Saint-Clément:	2	Saint-Etienne:	3
Sainte-Gertrude:	3	StNicolas-aux-mouches:	2
Saint-Remacle-en-mont:	3	Sainte-Balbine:	1
Saint-Christophe:	1	Saint-Remy:	5
Sainte-Foy:	2	Saint-André:	(?)

Remarquons que cette liste ne parle pas des carillons de Saint-Jacques, Saint-Jean, Saint-Lambert, du palais, de Sainte-croix, Saint-Paul, Saint-Martin, Saint-Laurent, des Ecoliers ni des Croisiers. Quel fut donc leur sort ?

A tout seigneur, tout honneur! C'est chaque fois avec amertume, avec le même regret que je prononce le nom du temple détruit, signe de nos libertés passées, de notre autonomie: la cathédrale Saint-Lambert.

Ses cloches étaient privilégiées, car aucune autre ne pouvait annoncer fêtes ou solennités avant qu'elles n'aient fait entendre leur voix. Deux d'entre-elles, très vieilles, étaient célèbres entre toutes les cloches liégeoises : la Ban clocke, fondue en 1328. Cloche paroissiale par excellence, elle sonnait les offices et réunions. Li Cōparève, qui datait de 1361, était la cloche de la joie. Elle annonçait la Pâques, les joyeuses entrées et toutes les fêtes du bon peuple de Liège.

Tout au contraire, li Ricôpèye ne sonnait qu'en cas de sinistre.

D'autres cloches fameuses étaient encore logées dans la grande tour de la cathédrale : la Chrysohone, pesant 6.000 kgs, deux grosses cloches offertes par Erard de la Marck. L'une d'elles, le bourdon Erard pesait 8.000 kgs. et demandait l'effort de vingt-quatre hommes pour être mise en branle.

Dès 1621, le carillon de 21 cloches est mû par un système d'horlogerie. Un recès du 11 mai 1756 nous apprend que le carillon comporte 45 cloches.

Les DeFrance, Bassenge et consorts devaient commettre ce parricide de frapper au coeur la cité qui les avait vu naître bien avant que ne paraisse l'arrêté de saisie des cloches. Le 11 juillet 1795, le bourdon Erard était détruit. Deux mois après, six autres cloches pesant 3.850, 3.000, 2.900, 2.450, 1750 et 875 kgs. étaient détruites. Nul ne sait comment on parvint à sauver une partie du carillon, mais ce qui en restait passa à la nouvelle cathédrale, l'ancienne collégiale Saint-Paul le 26 mars 1804.

Quand vous passez place Saint-Paul et que vous entendez chanter le carillon, recueillez-vous un instant, pensez que c'est un peu l'esprit de Saint Lambert qui descend sur la ville.

La collégiale, aujourd'hui cathédrale Saint-Paul possédait un carillon de 24 cloches que - selon la chronique - on frappait des mains et des pieds, et de plus, un mécanisme d'horlogerie le faisait sonner jour et nuit avant le coup des heures. Il disparut avec la Révolution. Le 16 septembre 1803, Mgr Zaepfell, évêque de Liège, reçut les cloches qui n'avaient pas été détruites pour les répartir. C'est ainsi que le carillon actuel de Saint-Paul est composé, comme je l'ai dit, d'une partie des anciennes cloches de Saint-Lambert complétées par des cloches modernes. Il sonna pour la première fois en 1813 et compte actuellement 40 cloches.

Saint-Jean l'Évangéliste renfermait le plus ancien carillon de la ville. Jean d'Outre meuse nous dit que Notger fit placer trois cloches dans la tour en 947. Lors de l'inventaire de 1795, il y en avait 9, c'est-à-dire le carillon primitif typique. Elles furent expédiées à Maastricht par les Français.

En 1811, on transféra à Saint-Jean le carillon de Saint-Adalbert, fondu par Le Vache en 1726. Il comportait 27 cloches, y compris les 6 pour les offices. En 1930, il fut complété et compte actuellement 35 cloches.

Sainte-Croix. Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle cette église fut dotée d'un carillon dénommé Lusor campanarum (sic) en 1634. D'après un registre en date du 20 novembre 1620, "accord est fait entre le Chapitre et maître Nicolas de la Chapelle, Lorrain, fondeur de cloches, pour la refonte de toutes les cloches de Sainte-Croix et la fourniture de 20 nouvelles. Parmi les témoins: Louis Cleyze, carillonneur de Saint-Lambert".

Selon l'avis de Maître Léonard de Hodemont, ces cloches devaient sonner ut, ré, mi, fa, sol, la, fa bémol, mi, fa, do, ré, mi, fa, sol, ré, fa bémol, mi, fa, sol, la (1)

(1) A ce sujet, voyez QUITIN (J.), Léonard de Hodemont... in La Vie wallonne, Liège, 1951.

En 1752, le carillonneur de Saint-Lambert est Noël-Toussaint Lévêque. A la Révolution, à l'inventaire des biens de l'église, il est porté une horloge surmontant la tour, quatre grosses cloches et une petite. Le carillon n'a jamais été reconstitué.

Palais des princes-évêques. Jorissen écrit qu'il n'a rien trouvé d'intéressant à son sujet à propos de cloches. En 1509, le prince achète une horloge qui est placée dans la tour. Gobert dit qu'il y avait autrefois 18 cloches. En 1796, on enlève du fronton les armes du prince-évêque Georges-Louis de Berghes et on y met le carillon et l'horloge provenant de l'église des Jésuites wallons, actuellement salle académique de l'Université. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette opération.

Saint-Jacques. A la date du 12 janvier 1796, cette église possédait 10 cloches. Huit d'entre-elles portaient respectivement les noms de Hubert, Alexis, Jeanne, Lambert, Thomas, Godefroid et Henri. La cloche Marie datait de 1540 mais, ayant été fêlée en 1891, on en prit un moule et on la refondit dans sa forme primitive. Aujourd'hui, il y a encore une octave complète, mais la sonorité des cloches laisse à désirer.

Eglise des Croisiers. Le carillon était mis en branle comme les orgues dit Sallenger. Au 30 septembre 1797, il était composé de 6 grosses cloches et de 20 petites. Le carillon connut un sort bizarre. Demandé par Chapuis, de Verviers, il fut vendu à la municipalité de cette ville qui le logea dans le campanile qui surmonte l'hôtel de ville. "Mais, écrit Jorissen, les cloches disparurent une à une, dérobées par ceux qui jugeaient naturel de les utiliser chez eux".

Saint-Servais. En 1583, la tour s'effondra. Elle fut relevée par le curé Curtius, qui la dota d'un carillon. En 1716, le curé de l'époque dit que la tour contient 17 cloches et clochettes, destinées les unes à la sonnerie, les autres au carillon. En 1799, on dénombre 19 cloches.

En ce qui concerne les autres églises de Liège que j'ai pu repérer, Saint-Gilles possédait 23 cloches. C'était le carillon le plus important. Saint-Laurent 21 cloches. Saint-Julien avait un carillon possédant les mêmes caractéristiques que celui d'Audenaerde. Les Carmes, 5 cloches. Saint-Pierre 21, dont plusieurs du XVIIe siècle. Saint-Séverin 21. La chapelle Saint-Léonard possédait 5 bonnes cloches en 1433 et Saint-Martin-en-Île avait une horloge et un carillon remontant au XVIIe siècle. Saint-Pholien avait 4 cloches.

De tout ce passé, que reste-t-il ?

Deux carillons ont survécu jusqu'aujourd'hui : celui de Saint-Barthélemy et celui du Palais de Justice, place Saint-Lambert. Nous leur consacrerons un chapitre spécial (2). Le carillon de Saint-Paul est, nous l'avons vu, celui de Saint-Lambert augmenté de cloches nouvelles. Il y en a un à Saint-Jean. On vient de nous doter d'un carillon électronique à Saint-Nicolas. Il est tout juste bon à dégoûter le plus fervent ami de l'art campanaire et à illustrer les paroles ridicules de Jean-Jacques Rousseau dans son Dictionnaire de Musique :

(2) A paraître dans le prochain Bulletin, n°15.

" C'est toujours une sottise musique què celle des cloches, quand même tous les sons en seraient justes, ce qui n'arrive jamais".

Cette assertion aussi injuste que tendancieuse est formellement démentie par l'importance du rôle joué par les cloches et carillons dans la vie publique, autant que dans la vie religieuse, de nos ancêtres, en particulier à Liège, sous l'Ancien Régime et encore très largement dans le XIXe siècle, jusqu'à ce que le vacarme de la circulation de nos rues rende leur audition difficile, voire impossible.

Deux de nos carillons ont survécu miraculeusement aux destructions de la fin du 18e siècle et aux guerres du 21e : celui de Saint-Barthélemy et celui du Plais de Justice de la place Saint-Lambert. A ce titre, ils méritent une étude spéciale.(1)

René DELWICK

---

L'OEUVRE DE MUSIQUE DE CHAMBRE DE

HERMAN-FRANCOIS DELANGE

Liège, 1715-1781

---

Baptisé à Liège, paroisse Saint-Adalbert, le 2 juin 1715, Herman-François Delange était le huitième des dix enfants de Gérard-François Delange, cordonnier, et de son épouse Jeanne Forest. C'est probablement un grand soulagement pour cette famille nombreuse, aux ressources très modestes, quand le gamin est admis comme enfant de chœur à la collégiale Saint-Martin, en 1723. En échange des services qu'il y rendra, il recevra l'instruction et de petits gages. A son entrée, la maîtrise est dirigée par Léonard Pirard, maître de chant de 1714 à sa mort, survenue le 11.I.1726, ensuite par François Jahovin. Delange connaîtra encore l'autorité de Hubert Renotte, appelé le 27.II.1730 à remplacer Jahovin qui avait été démis de ses fonctions.

Hubert Renotte a certainement joué un rôle important dans la vie de Delange (1) C'est lui, sûrement, qui, en 1730, quand l'adolescent est atteint par la mue de la voix, attire l'attention du Chapitre de Saint-Martin sur ses dons musicaux et intellectuels. Au lieu de le rendre à ses parents muni, selon l'usage, d'un petit viatique, les chanoines envoient le jeune Delange au Collège des Jésuites où il achèvera ses humanités en 1738. Pendant ce temps, il continue à chanter la psalmodie au chœur et reçoit, en échange de ces services, des leçons d'instrument. Delange doit donc avoir eu pour maître soit Joseph Clément, premier violon de la maîtrise de 1728 au 18.XI.1740, soit François Grétry, le père du célèbre compositeur, entré à Saint-Martin le 4.III.1730, peut-être même les deux successivement. C'est probablement l'organiste de la collégiale, Jacques-Georges Lelarge (1713-1793), qui remplace, en juin 1734, feu Henri Plasman, qui initie le jeune Delange aux règles de la basse continue (2).

---

(1) A paraître dans notre prochain Bulletin, n°15.